

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol III

Montréal, (Bas-Canada) 28 Juin 1861

No. 25.

SOMMAIRE.—Chronique.—Lecture du Rev. Messire Nercam sur l'Éducation, le 26 mai 1861, (suite et fin).—Le théâtre, essai lu dans une assemblée de l'Union Catholique, (suite et fin).—Le perroquet incendié.—Un zouave pontifical.—L'œuvre de la Ste. Enfanco au couvent d'Ottawa.—Enigme.

CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—La fête de la St. Jean-Baptiste.—Mort de M. de Cavour.—Les officiers de l'escadre française de Terrenouve à Montréal.—M. l'abbé Piel au Mont Ste. Marie et à Maria-Villa.—Tremblement de terre à Mendoza, protection de St. Joseph pour les sœurs du Bon Pasteur.

La fête de la St. Jean-Baptiste a été célébrée avec un concours remarquable de la part de tous les citoyens. L'Église semblait encore plus remplie qu'à l'ordinaire, le sermon par le Rév. Messire H. Lenoir sur la liberté a paru tout-à-fait digne de la solennité, il a été bien débité et parfaitement écouté; enfin l'apparence de la procession en faisait une des plus belles que nous ayons jamais vue en pareille circonstance.

Il en est de ces belles fêtes nationales, quand elles sont ainsi comprises, comme de toutes les démonstrations suggérées par l'esprit d'union, de fraternité et de sympathie; elles n'éteignent pas toutes les discordes et les dissentiments, mais elles ont, au moins, pour effet d'éloigner bien des préventions, de resserrer les liens existants, enfin de rapprocher des cœurs indifférents ou hostiles.

On a dit souvent en ce pays, qu'il faudrait n'être qu'un seul et même cœur, et ne pas multiplier les divisions, surtout en présence de races et de croyances contraires; nous pensons que beaucoup de bien a été déjà fait dans ce sens, depuis plusieurs années, et que bien des préjugés ont été déposés et des sujets de discorde abandonnés. Mais en quelles circonstances surtout, est-il permis de croire que l'on fait un pas en avant vers la vraie fraternité et qu'on se rapproche? N'est-ce pas dans de pareilles manifestations comme celle que nous avons vue lundi dernier.

On parle aussi, bien souvent, du progrès de par le monde, ce progrès s'étend à plusieurs ordres d'idées et d'objets. Il y a progrès, si l'abondance augmente assez dans un pays, non pas pour l'amollir et l'affaiblir dans l'oisiveté, mais pour le mettre à l'abri des misères extrêmes et sans remèdes.

Il y a progrès, si les lumières augmentent, en propor-

tion égale avec la moralité et les sentiments religieux; mais il y a encore un autre progrès à souhaiter, c'est que, de plus en plus, les citoyens se resserrent par les liens d'une plus étroite charité, d'une sympathie plus sincère, plus efficace et plus vive.

Or, sous ce rapport, la St. Jean-Baptiste dans tout le Canada et dans les divers pays où se trouvent des Canadiens, a la plus haute signification, la plus forte influence et les plus heureux résultats.

Il y a eu un temps où certains esprits hésitaient peut-être à continuer cette démonstration. Ils se croyaient trop isolés, mal secondés par l'assentiment général; maintenant il n'est plus question de cela, et il y a même lieu d'espérer que le sentiment qui a fait établir cette belle fête sera toujours plus vif et puissant dans les cœurs.

Que de maux incalculables peuvent amener la désunion et la division parmi les citoyens d'une même nation! On en a des souvenirs frappants dans tout ce qui s'est passé autrefois: Dans l'histoire des différentes provinces dont la Grèce était composée; dans la destinée des Républiques Italiennes au Moyen Age. Dans l'issue des guerres entreprises par la Vendée et la Bretagne contre le terrorisme de 1793, là, on a succombé, surtout, parce qu'on ne pouvait pas s'entendre et que l'on contestait l'autorité des Chefs. Que dire de la malheureuse Pologne qui gémit actuellement sous trois sceptres de fer, l'Autriche, la Prusse et la Russie, et qui doit sa chute à la division de ses enfants.

Voilà ce que produit l'esprit de désunion, et au contraire que de grandes choses pourrait accomplir un peuple tout uni, rempli d'un même esprit, où chacun oubliant ses sentiments personnels, les subordonnerait tous à l'affection plus grande qu'il doit avoir pour son pays.

Or, ce ne sont point de simples mots, il ne s'agit pas d'une position imaginaire, ni d'une utopie aussi vaine dans ses fruits que dans ses espérances, il y a réellement de grandes œuvres à accomplir en ce pays, et qui ne pourront être atteintes que par l'union, la concorde et l'entente universelle.

Ces grandes œuvres sont la colonisation, le support des classes agricoles et industrielles, le maintien des institutions et des croyances, la conservation du sol

déjà possédé, l'acquisition et la mise en valeur du sol non encore occupé.

Espérons donc qu'à chacune de ces fêtes de la St. Jean-Baptiste, on pourra se rendre compte d'une amélioration, et d'un accroissement dans de si importants et si désirables résultats.

La mort de M. de Cavour est venue éclater comme un coup de foudre au milieu de la société civilisée. Avec lui tombent bien des rêves, bien des espérances, mais aussi bien des inquiétudes et bien des illusions.

Cette Italie *une* qu'il avait rêvée, et dans laquelle il ne voulait pas tenir compte des plus respectables et des plus légitimes institutions :

Cette confiscation de tant de races diverses au profit d'une maison princière, étrangère quant à son origine, et qu'il voulait introduire à la place de tout le reste, sous prétexte d'indépendance et de souveraineté nationales :

Ces institutions libérales contraires aux traditions historiques du pays, empruntées au génie d'un autre peuple et à des intérêts si opposés, tout cela en un instant peut crouler, parce que de la scène a disparu l'homme habile qui était parvenu à faire croire à l'opportunité et à la possibilité de si grands changements.

Nous verrons ce qu'il en sera plus tard : mais dès à présent les catholiques peuvent considérer cet événement comme un acte où la miséricorde divine a sa large part. Le malheureux Ministre a eu le temps et la faculté de revenir à cette Eglise dont il s'était fait l'un des plus dangereux persécuteurs.

Sa fin a été vraiment chrétienne, disent tous les journaux, c'est en pleine connaissance de cause qu'il a demandé son pardon, et c'est dans les plus consolantes dispositions qu'il semble l'avoir obtenu.

On peut donc espérer qu'il lui a été fait grâce, malgré ses erreurs et ses emportements ; mais on aime aussi à penser que bientôt il sera fait suivant la sainte miséricorde du Seigneur aux enfants de l'Eglise, qui, depuis tant de jours, affligés dans leurs chères affections, lèvent au ciel des yeux baignés de larmes et des mains suppliantes.

Depuis une quinzaine de jours les Officiers de l'Escadre française, stationnée à Terre-Neuve, visitent le Canada.

La frégate à vapeur, *la Pomone*, les a amené jusqu'à Gaspé et les a fait entrer dans le port malgré la difficulté de la passe, ce que n'avait encore accompli aucun vaisseau de guerre jusqu'à présent.

Les Canadiens ont salué l'arrivée du bâtiment de leurs acclamations et d'une salve de plusieurs coups de canon, qui leur a été rendue trois fois par *la Pomone*, suivant les usages du cérémonial militaire.

Ensuite les officiers se sont dirigés sur Québec par l'un des vapeurs du St. Laurent. Le Commandant,

comme on l'a déjà dit, est M. de Montagnac, beau-frère du général de Lamoricière ; le Chef d'Etat-Major est M. de St. Phal, beau-frère du Comte de Bec-de-lièvre, commandant des Zouaves pontificaux ; enfin, parmi les autres officiers figure M. de Beauregard, fils du Comte Costa de Beauregard, l'un des chefs du parti catholique, en Savoie, éminent orateur et dont les discours ont souvent été cités dans le *Monde*.

Ces MM. après avoir passé quelques jours à Québec ont visité ensuite tout le pays, jusqu'au Lac Ontario ; samedi dernier, ils étaient de retour à Montréal où ils ont visité les principaux établissements.

L'aumônier de l'escadre les accompagnait, c'est M. l'Abbé Piel qui vient, depuis quatre années, sur les côtes de l'Acadie et de Terre-Neuve et dont le dévouement et le zèle sans bornes sont connus de tous les bons catholiques Acadiens et Irlandais de ces contrées.

Il a fait l'expédition de Crimée, celle de la Baltique, a assisté au commencement du siège de Sébastopol, et ensuite au bombardement des villes maritimes de la Baltique.

Il est décoré pour ses services, de la croix de la Légion d'honneur, des médailles Anglaise et Française, à cause des services éminents qu'il a rendus sur les bâtiments des deux nations alliées.

Actuellement en résidence pendant six mois de l'année, au milieu des Acadiens, il a appris à aimer et à estimer cette admirable population qui s'accroît sans cesse et qui conserve si religieusement les traditions et la foi de ses aïeux.

Dans ce pays-ci, il a vu avec bonheur la grandeur des établissements catholiques, et la splendeur qu'y sait déployer le culte religieux. Nous ne pouvons rapporter toutes les expressions de sa satisfaction, mais ayant pu nous procurer quelques mots qu'il a prononcés dans l'une de ses visites au Mont Ste. Marie et à Maria-Villa, nous allons les consigner ici pour l'intérêt de nos lecteurs :

“ Mesdemoiselles, en voyant, tout à l'heure, la magnifique et imposante maison du Mont Ste. Marie, je ne voulais pas aller plus loin, pensant qu'on ne pouvait faire plus dans un établissement d'éducation, et que je n'aurais rien de plus à contempler ; mais qu'elle n'a pas été ma surprise en arrivant ici, à Monk-Land ; en voyant cette longue et belle avenue, ces prairies verdoyantes, cet entourage de bois et de collines, qui me rappellent nos parcs de Boulogne ou de St. Cloud, et découvrant, au milieu de cette admirable nature et de cette belle perspective, une maison telle que celle-ci, il a bien fallu que je convienne vis-à-vis de moi-même, que si, là-bas, j'ai vu quelque chose de princier, je vois ici quelque chose de presque royal.”

“ Mais ce qui me frappe le plus ici, comme au Mont Ste. Marie, c'est cette noble et aimable assistance qui m'entourne. A cet air de modestie et de réserve, à

cet extérieur de distinction et de candeur, qui me frappe, je reconnais que ce sont les mêmes mains intelligentes et habiles qui vous ont formées. Aussi, je ne crains pas de le proclamer, au risque de blesser votre modestie et surtout celle de vos dignes maîtresses, vous n'avez rien à envier, sous aucun rapport, au vieux et cher pays de France. Tout ce que je vois rivalise avec ses institutions les plus renommées, et je comprends dès lors que la réputation de cette communauté de Notre-Dame de Montréal ait rempli tout ce vaste Continent, et traversant les mers soit arrivée jusque dans notre chère patrie."

"Mais si j'ai surtout à vous féliciter, mesdemoiselles, des moyens que la Providence a mis à votre disposition, c'est parce que je suis persuadé, par tout ce que j'ai entendu dire de vous, que vous imitez fidèlement vos devancières, et qu'un jour vous serez le bonheur de vos familles et la gloire de votre pays, comme vos dignes mères elles-mêmes, qui vous ont précédées ici.

Nous avons eu encore, dernièrement, des nouvelles du tremblement de terre, à Mendoza, dans la République Argentine; la communauté du Bon Pasteur, à Angers, qui a des maisons établies dans le monde entier et une principale à Montréal, avait envoyé plusieurs sœurs pour fonder un Etablissement dans l'Amérique Méridionale, à quelques lieues de Mendoza.

Ces bonnes sœurs, avant de partir pour ce pays lointain, avaient fait un vœu à St. Joseph et avaient mis leur voyage sous la protection de ce grand Saint. Au moment même où elles arrivaient, le tremblement de terre éclatait, bouleversant toute la contrée environnante, mais respectant la petite localité où elles venaient d'arriver et où elles allaient s'établir.

Elles vont se consacrer à consoler et à soulager les misères que ce terrible événement a entraînées. Anges consolateurs, elles apparaissent au milieu de la tempête, comme descendues du ciel et venant d'une contrée où le zèle et le sacrifice parlent si haut à tant de nobles cœurs.

Nous les laissons décrire elles-mêmes ce qu'elles ont raconté à leur Supérieure, dans une lettre qui a été mise sous nos yeux :

Voilà, bien en abrégé, les malheurs dont la Providence a sauré vos pauvres Enfants. Depuis huit jours seulement nous étions sorties de cette ville, où nous avaient reçues les bonnes Religieuses qui furent victimes, elles aussi. Sur cent cinquante il en reste peu, on n'a pu encore nous dire au juste le nombre. Je ne veux pas vous faire ici la description des bontés immenses qu'eurent pour nous ces chères Sœurs pendant les jours que nous restâmes dans leur communauté, mon papier ne suffirait pas, je garde ce récit pour notre journal de voyage; il suffit que vous sachiez qu'elles ont rivalisé de tendres soins, de bontés délicates avec les dignes Filles de Saint-Vincent-de-Paul de Rio-Janeiro et de Buenos-Ayres, qui nous ont donné une si charitable hospitalité. Mais, ma Bien-Aimée et Vénérée Mère, le trait le plus visible de la protection du Ciel sur vos Enfants, c'est que nous avions marché avec nos mules pendant plus de trois heures sur ce volcan qui a détruit la ville de Mendoza. En foulant ces pierres noires, ces cendres noires aussi comme du charbon, nous nous disions :

Nous sommes sans doute sur un volcan; malheureusement nous ne nous trompions pas. Vous dire, ma bonne Mère, l'impression que nous avons éprouvée en apprenant la triste nouvelle, est impossible à décrire. Cette ville que nous venions de voir si ammée, ces personnes, qui avaient été si bonnes pour nous, cette communauté si bien réglée, où l'on faisait bâtir un chœur magnifique, tout cela n'existe plus!...

Elle a peut être disparu aussi Madame la Présidente de... qui était venue nous parler pour prendre des arrangements afin de vous écrire et de vous envoyer l'argent nécessaire pour commencer une Maison du Bon-Pasteur en cette ville; nous lui avions marqué ce qu'il fallait pour le voyage de chaque religieuse, elle n'avait fait aucune difficulté, au contraire, elle paraissait disposée à tous les sacrifices. Enfin, le bon Dieu ne le veut pas pour le moment. Oh! combien nous avons remercié Saint Joseph lorsque nous avons appris que de cette terre dont quelques jours auparavant nous foulions les cendres brûlantes, venait de sortir cet épouvantable embrasement de souffre et de feu! Si cela était arrivé lorsque nous la traversions!... O Dieu! ma Mère, tout mon corps tremble encore quand je pense comme nous aurions été promptement réduites en cendres. Voilà déjà de grands sujets de reconnaissance envers Dieu. Est-ce tout? Oh non, nous en avons bien d'autres! Comme nous sortions du Rosario, commença une guerre affreuse, les coups de couteaux et de sabres ne furent point épargnés, car c'est ainsi que l'on se bat dans la République Argentine: le bon Dieu nous a donc encore préservés....

Lecture du Rev. Messire Nercam sur l'Éducation, le 26 Mai 1857.

(Suite et Fin.)

Après avoir parcouru les carrières que le jeune homme peut si bien remplir dans le monde, le Rév. Messire Nercam pouvait-il oublier la carrière sacerdotale? Ici tâchons encore de le laisser parler lui-même :

Au sein d'une éducation mâle et vigoureuse, dit-il, ce jeune homme a pensé, si vous voulez, au redoutable sacerdoce. Instruit à l'école du dévouement, longuement exercé au sacrifice, il répondra généreusement à l'appel: il ne reculera pas devant une vie de peine et de travail; certes, la patrie ne perdra rien à cette immolation: car le cœur du prêtre demeure toujours un cœur patriotique et canadien: au sortir de l'éducation du collège, il ira donc au noviciat du sacerdoce, et là qu'apprendra-t-il? Voulez-vous le savoir? Il apprendra encore mieux à ne plus vivre que pour le bonheur de ses semblables, à consacrer toutes ses actions, toutes ses démarches, tous ses soupirs pour le salut de ses frères et pour la gloire de celui qui l'envoie. Oh! sainte éducation, ce sont-là tes prodiges! oui, nous aimons à le proclamer encore, c'est toi, qui fait le bonheur des familles, la prospérité des individus, la gloire et le bonheur des nations! c'est par toi que s'élèvent, comme on l'a dit, et les hommes des peuples, et les hommes de la providence et les hommes de Dieu.

Suivons, maintenant, le jeune homme sortant des écoles publiques pour n'y plus rentrer; là, au seuil du collège qu'il franchit, commence pour lui une éducation nouvelle qui va couronner la première: voyageur inexpérimenté, il va rencontrer dans sa route des séductions, des maximes perverses ou impies, la liberté de tout dire et de tout faire; loin de la vigilance de ses maîtres, au milieu de tant de périls, que va-t-il devenir? Ne craignez pas: grâces aux fortes habitudes qu'il a con-

tractées dans sa première éducation, il sera ferme ; il saura agir comme il pense et suivre le chemin que lui tracent ses convictions profondes ; son cœur généreux s'élèvera au-dessus d'un respect humain stupide ; son esprit éclairé comprendra qu'on ne doit rougir que de mal faire ; il sera franchement chrétien, persuadé qu'après tout, Dieu est un assez grand maître pour qu'on ne rougisse pas de le servir.

Il sent, il est vrai, le besoin de vivre d'intelligence ; ses premières études n'ont fait qu'irriter sa soif de science et d'instruction : il est plein de vie et d'action : ses facultés brillantes ne font que de commencer à prendre l'essor, elles demandent encore un développement nouveau ; pour cela que lui faut-il ?

Ici, messieurs, vous me prévenez ; oui, il faut à cette jeune intelligence un *Cabinet de lecture* ; oui, messieurs, un *Cabinet de lecture* ; ce jeune homme veut tout savoir ; il veut interroger le passé, embrasser toute l'histoire du monde présent, et même porter des regards avides vers l'avenir qui lui appartient : et pour tout cela les livres et les journaux de la famille ne lui suffisent pas. Il lui faut donc un *Cabinet de lecture* ; mais prenez garde ; les meilleures choses ont leur danger : ce *Cabinet de lecture* peut être pour lui un gouffre où il va se perdre dès les premiers pas ; tous les éléments qui le constituent peuvent être pour lui des instruments de mort : le *livre*, le *journal*, la *tribune* seront comme trois démolisseurs redoutables qui vont renverser pièce à pièce l'édifice de son éducation, élevé à tant de frais. En effet qu'avons nous vu ? que l'éducation développait toute l'intelligence ; or, ici l'intelligence va se dégrader et mourir. Sachons-le bien, la vérité seule peut nourrir et développer l'intelligence, mais le *mensonge*, jamais. Or, dites-moi que trouvera le jeune homme dans ces livres prétendus philosophiques qui ont inondé le dernier siècle et que la *presse* vomit encore dans le nôtre. Leurs auteurs se vantent eux-mêmes que leur métier c'est de *mentir* : *mentons, mentons* ; il en restera toujours quelque chose : et quand ils ne nous l'auraient pas dit, leurs œuvres nous le témoignent assez ; elles sont toutes marquées au coin du mensonge et n'ont aucun caractère de la vérité.

En effet, la vérité est une, invariable, ferme dans ses principes et dans ses conséquences, marchant toujours avec un ordre magnifique et une belle harmonie. Ici, dans ces livres, vous voyez des hommes toujours indécis, qui ne savent où se prendre ; le même homme est tour-à-tour *athée*, *sceptique*, *déiste*, *indifférent*. Leur doctrine est un vrai labyrinthe formé d'interminables circuits, une véritable *Babel* où de rares lambeaux de vérité se trouvent confendus pêle-mêle avec les maximes les plus exécrables.

La vérité est calme, et ces livres sont pleins d'aigreur et de fiel, exhalant et soufflant à chaque page la haine et la fureur contre ce qu'il y a de plus sacré, et ne respirant que le sang et les ruines.

La vérité est pure dans ses intentions ; et ici, vous voyez des hommes uniquement préoccupés du désir d'une vaine renommée, insoucians du salut de leur patrie, pourvu qu'ils fassent parler d'eux, et dont la devise était : Qu'importe que je dise vrai, pourvu que j'amuse.

Enfin la vérité est utile : ces prétendus philosophes le proclament eux-mêmes avec une ostentation hypocrite : jamais disent-ils la vérité ne fut nuisible à l'homme.

Messieurs, nous le pensons comme eux ; et c'est une grande preuve que ce qu'ils ont écrit n'est pas la vérité : demandez-le à la France où ces livres ont si longtemps répandu la désolation et la mort. Donc, point de vérité dans ces livres ; donc, leur lecture ne peut laisser qu'un vide affreux et désolant pour l'intelligence.

Qu'avons-nous vu encore ? que l'éducation forme le cœur : Or ces livres, qui sont à la fois impies et immoraux, et tous ces mauvais romans que la presse vomit chaque jour, vont encore démolir cette partie de l'éducation. Il n'en restera pas pierre sur pierre ; soyez sûrs que ces livres seront lus, dévorés, et avec eux le poison mortel qu'ils renferment. Ici, en effet, tout conspire à gâter le cœur : sentiments, images, récits scandaleux, gravures obscènes, propres à inspirer la volupté, à révolter les sens, à enflammer les désirs. Pauvre jeune homme si pur et si candide au sortir du collège, si plein d'espérance et d'avenir ! il a touché à l'arbre de la science du mal, il est venu étudier le crime dans ce *Cabinet de lecture* ; et surprendre des secrets qu'il eut été heureux d'ignorer et dont la connaissance l'entraînera infailliblement à sa perte.

Après avoir signalé les dangers du mauvais livre, l'éloquent lecteur signale les dangers du mauvais journal et de la mauvaise tribune.

Le mauvais journal, dit-il, le journal impie et corrompu s'unit au mauvais livre pour opérer cette œuvre de ruine : car le journal est partout, et le génie du mal le répand de toutes parts, pour faire circuler dans tous les membres du corps social le poison du vice et des mauvaises doctrines.

La parole s'unit encore au livre et au journal pour tout ravager. Cette parole sortant toute vive de la bouche et du cœur, animée par l'œil de l'orateur et par son geste, sera un instrument de destruction bien autrement efficace qu'un livre muet : si la parole qui retentit dans ce *Cabinet de lecture* n'est pas une parole saine, si on ne dit hautement anathème à la langue impie et sacrilège qui voudrait essayer de flétrir la foi vierge d'un canadien, cette parole, qui en elle-même peut être si utile, devient ici un glaive à deux tranchants qui tue l'esprit et le cœur, et ainsi en blessant à mort ceux qui l'entendent, elle ne servira qu'à la ruine de la religion et de la patrie.

Ce cabinet de lecture va donc être pour ce jeune homme une cause de destruction et de mort. Il lui en faut un cependant, mais un bon, où il trouve des livres bons, de bons journaux, une parole sûre qui ne risquera pas de le blesser : là, il puisera abondamment les eaux pures et vives de la vérité ; se souvenant de ce mot profond d'un philosophe (*Bacon*) que la Religion est l'aromate qui empêche la science de se corrompre, que la Religion qui a commencé l'œuvre de son éducation peut seule l'achever, que toute autre main ne serait qu'une main profane et sacrilège, propre à tout renverser de fond en comble ; il lui faut donc un *Cabinet de lecture* qui donne à son esprit l'aliment dont il sent le besoin, en éloignant le poison qui pourrait infecter son cœur : or, ce *Cabinet de lecture*, messieurs, vous l'avez dans votre belle cité ; le voici dans cette enceinte, trop étroite, il est vrai, continue l'orateur, mais qui, nous l'espérons, ne tardera pas à s'agrandir : (Applaudissements prolongés.)

Ici, ce jeune homme trouve des livres, les murs en sont déjà couverts et le nombre pourra s'augmenter

encore pour répondre à tous les besoins. Le jeune homme veut le livre de l'histoire, le livre de la littérature, le livre des arts, le livre de la science; il les y trouvera ici avec les ouvrages les mieux écrits et les mieux pensés, les plus substantiels, les plus purs, les plus intéressants que la *presse chrétienne* et *conscientieuse* peut produire. Il veut le *journal*; car qui peut aujourd'hui s'en passer? il aura les journaux qui le mettront au courant de la politique des nations, qui lui apprendront l'histoire de son temps, les progrès des sciences, des lettres, du commerce et de l'industrie. Ce jeune homme impatient de développer tous ses talents, veut non-seulement *lire et écrire*, mais il veut encore *parler, parler en public*, exercer son jeune talent à gouverner les masses et à dominer par la puissance de la parole, il veut une *tribune*; or cette *tribune*, la voici: des talents distingués l'ont déjà occupée; déjà vous y avez entendu la voix de la *science*, la voix de la *patrie*, la voix de la *religion*: plusieurs *jeunes orateurs* y ont déjà montré ce qu'on peut attendre d'eux sans compter ceux qui vont les suivre. (Applaudissements prolongés.)

Ainsi le jeune homme de Montréal, de tout le Canada, peut ici marcher sans encombre vers l'achèvement de cette belle œuvre que ses anciens maîtres ont commencée, et en évitant la science qui enfle et qui ruine, puiser la science qui édifie et sert à développer pleinement ses nobles facultés. Avouons-le, messieurs, disons-le hautement à la gloire de l'éducation religieuse: Il est beau ce spectacle d'un être intelligent et libre, grandissant ainsi avec le temps, d'abord au sein de l'éducation domestique, puis au sein des collèges, puis dans la société. Dans sa marche et dans son progrès la religion l'accompagne et vivifie tout, présidant à son berceau, à ses années de l'éducation publique, le suivant dans l'âge mûr, le couronnant dans la vieillesse et le consolant à son dernier soupir.

Ici, le Rév. Messire Nercam a cité avec bonheur l'exemple d'un de ces hommes, dont l'esprit si bien cultivé par de fortes études, et le cœur si bien élevé par la religion, ont excité l'admiration du monde entier:

M. Ozanam, a-t-il dit, un des premiers écrivains de notre siècle, et l'un des fondateurs de la Société de St. Vincent de Paul, mourait à Marseille, il y a 4 ans, le 8 septembre 1853, jour de la fête de la Nativité de la Très-Sainte Vierge, et, en mourant, il faisait ce magnifique testament, monument éternel de sa foi vive, qu'on peut lire dans les annales de la société de St. Vincent de Paul, trop peu connues et que tout membre de cette si utile et intéressante société devrait lire souvent. (Tome page). Voici un extrait de ce testament.

"Au nom du Père et du Fils et du St. Esprit.

"Aujourd'hui 23 août, dans les inquiétudes d'une maladie grave, souffrant de corps, mais sain d'esprit, j'ai écrit, en peu de mots, mes dernières volontés: Je remets mon âme à Jésus-Christ mon sauveur; effrayé de mes péchés, mais confiant dans l'infinie miséricorde, je meurs au sein de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine. J'ai connu les doutes du siècle présent; mais toute ma vie m'a convaincu qu'il n'y a de repos, pour l'esprit et le cœur que dans la Foi de l'Eglise et sous son autorité. Si j'attache quelque prix à mes longues études, c'est qu'elles me donnent le droit de supplier tous ceux que j'aime de rester fidèles à une religion où

j'ai trouvé la lumière et la paix. Ma prière suprême à ma famille, à ma femme, à mon enfant, à mes frères et beaux frères, à tous ceux qui naîtront d'eux, c'est de persévérer dans la foi, malgré les humiliations, les scandales, les désertions dont ils seront témoins.

"A ma tendre Amélie, qui a fait la joie et le charme de ma vie, et dont les soins si doux ont consolé depuis un'an tous mes maux, j'adresse des adieux courts, comme toutes les choses de la terre. Je la remercie, je la bénis et je l'attends. Au ciel seulement je pourrai lui rendre autant d'amour que je lui en dois. Je donne à mon enfant la bénédiction des patriarches, au nom du Père, du Fils, et du St. Esprit. Il m'est triste de ne pouvoir travailler plus longtemps à l'œuvre de son éducation, mais je la confie sans regret à sa vertueuse mère. J'embrasse dans une seule pensée tous mes parents et amis. Je demande pardon de mes vivacités et de mes mauvais exemples; je sollicite les prières de tous mes amis. . . . Ne vous laissez pas ralentir par ceux qui vous diront. Il est au ciel. Priez toujours pour celui qui vous aime beaucoup, mais qui a beaucoup péché. Aidé de vos supplications, je quitterai la terre avec moins de crainte, j'espère fermement que nous ne nous séparerons point, et que je reste avec vous jusqu'à ce que vous veniez à moi."

Ainsi mourait M. Ozanam, un des plus beaux génies du temps, et, en sortant de cette vie où l'éducation avait si bien développé les belles facultés de son âme, il montait au ciel pour y trouver dans le sein de Dieu la *plénitude de l'intelligence*, la *plénitude du cœur*, la *plénitude de l'être*, cet éternel aliment de science et d'amour qui donne aux facultés humaines leur parfait repos.

La lecture parfaitement sentie de ces paroles si touchantes, ont produit sur tout l'auditoire la plus profonde émotion. Après avoir cité la belle mort d'un des premiers fondateurs de la société de St. Vincent de Paul, l'habile lecteur, s'est écrié:

Voulez-vous voir maintenant, comment meurent les *savants mal élevés* qui ne retirent de leur science qu'un sot orgueil, écoutez: Le célèbre médecin Barthès touchait à sa fin: un de ses amis l'alla voir dans l'espérance de lui faire accepter les consolations religieuses, si désirables surtout aux derniers moments. Il le trouva tel qu'il s'y attendait, triste, sombre et inquiet. Son trouble et ses angoisses qu'il cherchait en vain à dissimuler, se décelaient à chaque instant. Emu de ses souffrances, son ami lui parle de la Religion, seule capable de les adoucir: mais le scepticisme avait fermé cette âme expirante à toute croyance: "Croire, dit Barthès; il n'y a que les sots qui croient quelque chose."—Et la matière, les corps? "Je ne sais ce que c'est ni ce qu'on veut dire par là."—Mais la conscience? "Elle est le fruit des préjugés." Eh quoi! n'y a-t-il donc rien de certain? par exemple, ne vaut-il pas mieux ne pas égorger son père que de l'égorger? Monsieur, répond froidement le malade, "à vous parler bien franchement et en bon philosophe, je ne sais sur quel principe on peut s'appuyer pour le décider: je n'en sais rien."

Enfin, reprend son ami, les Mathématiques n'ont-elles plus aucune certitude à vos yeux? "Je vois dans les Mathématiques des conséquences bien liées; mais où est la base?" Etes-vous donc assuré de n'avoir rien à craindre? "Je n'en sais rien." Quelques jours après

Barthèz n'était plus ; et de ce vide affreux qu'une éducation impie et irréligieuse lui avait creusé, il tombait dans un vide plus affreux encore, *vide de l'intelligence, vide du cœur, vide absolu de l'être*, que nos livres sacrés appellent énergiquement la mort éternelle et dont ils nous font l'horrible peinture. Vaut-il donc la peine de tant savoir et d'ignorer l'art de vivre heureux et de bien mourir ?

Si je voulais épuiser la matière, il me resterait à parler de l'éducation populaire, si importante à sa manière pour le bonheur des peuples ; j'aurais aimé à vous parler de ces bons *Frères des Ecoles Chrétiennes* et des humbles *filles de la Sœur Bourgeoise* ; le dévouement des uns et des autres, n'est peut-être pas toujours assez apprécié : en tout cas, soyez sûrs qu'il ne faut pas une petite dose de l'esprit de sacrifice pour soutenir ce long martyre d'une vie consacré à des travaux si pénibles et si obscurs, pour se confiner dans une école où il faut, une grande partie du jour, respirer les miasmes d'une multitude d'enfants et supporter leurs défauts et leurs petits caprices. Une mère de famille en a assez d'un chez elle pour mettre sa patience aux abois ; que ferait-elle si au lieu d'un, elle en avait 50 ou 60 ou même 100....

J'aurais aussi aimé à signaler cette nouvelle phalange d'instituteurs, qui s'organisent eux aussi pour répandre avec l'instruction les sentiments religieux qui les animent. M. l'Honorable Surintendant de l'Éducation, cet homme dont le zèle actif et intelligent a déjà rendu tant de services au pays, a voulu que cette institution, dont il est l'âme, fut consacrée et vivifiée par la présence, la prière et la parole de notre auguste prélat, représentant-né de la religion dans ce diocèse : Il a voulu que la croix fût mise à la tête de son journal, comme un sceau divin pour marquer que sans religion, comme il le dit lui-même, il n'y a ni *liberté*, ni *science*, ni *progrès* et pour témoigner hautement que ses intentions sont *pures, nobles, religieuses et patriotiques* ; c'est donc encore ici l'*apostolat laïque*, qui va favoriser et seconder l'*apostolat du sacerdoce* ; c'est ici assurément un arbre bon, car la sève de l'inspiration religieuse qui commence si bien à circuler dans ses *racines*, passera dans le *tronc* et les *branches*, et lui fera porter de bons fruits.

Laissons donc pour une autre fois des matières si riches et si fécondes : je dois me contenter de former un vœu en finissant : puisse la génération présente en qui réside l'espoir de l'avenir, profiter de tant de moyens qu'elle a de s'instruire : puisse la *jeunesse canadienne* trouver à jamais des *instituteurs dignes d'elle*, dignes des talents que j'ai souvent admirés moi-même, dignes de son esprit et de son cœur ; en cherchant la science, jeunes gens souvenez-vous que les lumières sans la religion, au lieu d'être des flambeaux bienfaisants pour éclairer dans les ténèbres, ne sont que des torches ardentes qui peuvent causer un vaste incendie. Je ne dis rien ici que ne dise avec moi l'expérience, et que les peuples n'aient appris à leurs dépens : que la société elle-même contribue à développer vos brillantes facultés ; soyez vous-mêmes le *sol* de cette *société* ; enfin pour mettre le parfait couronnement à l'édifice, puissiez-vous encore vous souvenir que votre cœur est trop grand pour borner ici-bas vos espérances, que les succès du temps ne vous suffisent pas, et qu'il faut encore à votre front cette couronne immortelle réservée à ceux qui dans

tous les âges ont noblement rempli leur mission pour le bien de la religion et la gloire de leur patrie.

LE THEATRE.

Cette esquisse a été lue dans une des dernières réunions de l'Union Catholique.

(Suite et Fin.)

Messieurs.

Si de toutes les autorités dont nous avons lu les témoignages, nous passons à une autorité autrement auguste et vénérable et devant laquelle tout ce qui est catholique doit s'incliner et obéir, nous voyons que l'Église a, de tout temps, condamné les théâtres.

Bien plus, ne pouvant ramener les comédiens par ses prières et ses sollicitations, elle les excommunique et les prive des sacrements, même à la mort, s'ils ne promettent de ne jamais remonter sur le théâtre ; et s'ils refusent de faire cette renonciation publique et solennelle, elle les prive de la sépulture ecclésiastique qu'elle ne refuse même pas aux plus grands criminels qui ont péri par le glaive de la justice.

Les Conciles de Constance et de Milan sont formels à cet égard. Ils défendent aux confesseurs d'absoudre un laïque qui va au spectacle, et ils déposent un prêtre, si un prêtre ose s'y trouver : *si præsbyter, deponatur ; si laicus, segregetur*.

Nicolas qui a écrit deux traités sur les spectacles, formule ainsi sa pensée sur les théâtres : Qu'y apprend-on ! On apprend à se dégoûter des vrais biens et à n'en avoir que de faibles idées. On y apprend à juger de toutes choses par les sens, à ne regarder comme bien que ce qui les satisfait, et à ne considérer comme réel que ce qui les frappe. On y apprend enfin deux choses également funestes : l'une, à s'ennuyer de tout ce qui est sérieux, et par conséquent de tous ses devoirs ; l'autre, à trouver cet ennui insupportable et à en chercher le remède dans la dissipation. Le premier de ces désordres est un obstacle à toutes les vertus ; le second un entrée à tous les vices.

Les Saints Pères n'ont pas exprimé moins énergiquement leur opposition aux spectacles.

Tertullien, St. Clément d'Alexandrie, St. Cyprien, Lactance, St. Jean-Chrysostôme, St. Augustin, Salvien, décident tous d'une voix unanime qu'on ne peut assister aux spectacles sans abjurer la raison et la religion.

Tous les évêques, réunis en Concile, ou enseignant séparément, tous les ministres de Dieu, tous les cathéchismes, tous les mandements, les chaires de toutes les églises du monde catholique, dénoncent le théâtre et le condamnent.

« Ces impertinentes récréations réveillent dans l'âme mille sortes de mauvaises affections, dit St. François de Sales.

Ne vous y trompez pas, dit St. Bernard, Dieu a en horreur les partisans des spectacles.

C'est au théâtre, dit Fléchir, que le démon forge des traits de feu qui enflamment la convoitise, et que la mort entre par les sens.

Un évêque, Mgr. de la Motte, appelait les spectacles : l'écueil inévitable de l'innocence et le péché qui damne ceux qui n'en ont pas d'autres.

Bossuet écrivit un livre contre le théâtre. Louis XIV lui ayant demandé son avis sur les spectacles : « Sire,

répondit l'illustre et savant prélat, les spectacles ont pour eux de grands exemples, mais ils ont contre eux des raisons invincibles."

Dans ce livre, Bossuet, parlant des gens du monde qui disent tous les jours qu'ils ne sentent point de danger à assister aux représentations théâtrales, fait cette admirable comparaison :

"*Ils ne sentent rien*, disent-ils, et on peut les croire sur parole. Ils n'ont garde de sentir le poids de l'eau quand ils en ont au-dessus de la tête; et pour parler ainsi à ceux qui commencent, on ne sent le cours de la rivière que lorsqu'on s'y oppose. Si on s'y laisse entraîner, on ne sent rien, si ce n'est peut-être un mouvement assez doux d'abord; et vous ne sentez le mal qu'il vous fait que quand vous vous noyez."

Je sais fort bien, messieurs, que les défenseurs quand-même du théâtre ne manquent point d'objections et d'excuses.

Et tout d'abord, vous disent-ils, bien des honnête gens ont coutume d'aller aux spectacles: d'accord, mais serait-ce d'après leur exemple ou bien suivant la loi que nous devons nous conduire?

La mauvaise coutume ne peut prévaloir sur la vérité, dit St. Cyprien, car une coutume qui n'a pas la vérité pour fondement, est une vieille erreur.

Mais je ne vais au théâtre que pour la musique, dit l'un; moi, je n'y va, que par complaisance pour un ami, dira un autre.

Je vous assure que le théâtre ne me fait pas le plus petit mal, s'écrie celui-ci, et je le crois-même une très-bonne école pour enseigner l'élocution, la pureté de la diction....

Je ne m'y rends que lorsqu'on joue de bonne pièces, dit cet autre, comme si la plupart de ces vaudevilles, de ces petites pièces dont on régale le public étaient autre chose qu'un roman de bouffonneries qui ne peuvent faire rire tout au plus qu'un parterre grossièrement dépravé par de sales équivoques, sur lesquelles les gestes de la scène ne laissent d'ailleurs aucun doute: Et puis quel beau modèle qu'une comédienne, pour une jeune fille, déclama-t-elle comme Rachel! Quel excellent précepteur en vérité qu'un comédien!

Vous le comprenez, messieurs, toutes ces méprisables excuses, toutes ces misérables objections ne valent pas la peine d'être réfutées, elles tombent comme des feuilles sèches sous le souffle du vent, devant la majesté des grandes voix qui, de tout temps, ont condamné le théâtre. Rappelons-nous au besoin la réponse de Bossuet, rapportée un peu plus haut.

Ainsi voyez le voyez, messieurs, payens et chrétiens tous s'accordent sur ce point, les Conciles, les Pères de l'Eglise, les plus grands génies de tous les siècles, les sommités de la littérature, les gens du monde, les autorités sacrées et profanes, tous la proscrivent.

Après toutes ces autorités, quel jugement, doit porter un homme sage? Ne doit-il pas se dire à lui-même, avec le Père Guyon: il est certain que les hommes les plus réglés dans leur conduite, les plus attachés à leur devoirs, ont regardé les spectacles comme des divertissements coupables.

Ils n'ont tous, sur ce point, qu'une voix; tous, dans tous les siècles, ont prêché la même morale, et je sais qu'entre la sainteté qui nous rend vénérables la plupart d'entre-eux, c'étaient les premiers génies du monde; nous ayons en mains leurs écrits, et nous y voyons la

sublimité de leur sagesse, la pénétration de leur esprit la profondeur et l'étendue de leur érudition.

Donc, ou je dois, comme eux, condamner les spectacles et me les interdire à jamais; ou je dois me dire moi-même plus instruit, plus saint, et plus versé dans les voies de Dieu: ce qui serait le comble de la présomption et de la folie.

Ce n'est pas ainsi, messieurs, que vous comprenez la littérature, et vous n'allez pas chercher vos inspirations au théâtre, je vous en félicite.

Vous faites fi de ces romanciers, de ces dramaturges modernes qui ne savent que remuer la boue des passions humaines, et dont les écrits infâmes font que les anges gardiens des foyers où ils pénètrent se voilent la face de leurs ailes.

Quelqu'élégant que soit le style, quelque harmonieux que soient les phrases, vous rejeterez avec dégoût un livre qui ne vous parlera que de rêves, de fantaisies capricieuses et d'émotions factices. Vous voulez, pour vos âmes chrétiennes et bien trempées, une nourriture plus saine et plus forte; vous voulez tout ce qui élève le cœur et le rassassie, et vous savez fort bien, messieurs, que tout ce qui y reste profondément gravé, ce sont les espérances solides, les croyances éternelles, le dévouement, les habitudes journalières d'ordre, de bienfaisance et de prière, toutes les vertus en un mot et toutes les aspirations que comporte le nom même de votre association: l'Union Catholique.

Le Perroquet Incendié.

C'est à une Revue mensuelle de Paris, rédigée pour des enfants, que nous empruntons cet article. Intéressant par lui-même, piquant par la manière dont il est raconté, ce fait nous plaît surtout par l'application pleine de justesse que l'auteur en a su faire:

.... Il m'est arrivé, mardi dernier, mes jeunes lecteurs, une chose dont je suis encore tout ému. L'événement s'est passé dans un escalier où j'étais seul.... de mon espèce du moins; et cependant peu de drames, ont fait sur moi une aussi profonde impression! Est-ce a tort?—Je ne m'en rapporte à votre jugement. Voici le fait dans toute sa naïveté.

Mardi soir donc, j'entrais dans un hôtel du faubourg St. Honoré, où se donnait une belle fête. L'invitation était pour neuf heures, et minuit frappait à toutes les horloges. Personne n'arrivait plus; personne ne sortait encore. Le large et haut escalier était désert. A peine ai-je monté quelques marches qu'une grosse boule de feu tournoyante passe rapidement devant mes yeux, et repasse deux fois en me frottant presque les cheveux, puis remonte et redescend plus lourde. C'était comme un météore rouge, vert et jaune.... et de ce météore incompréhensible sortaient des cris aigus, une voix haletante, et cette voix prononçait ces paroles: *Jacquot! Jacquot! Il a bien déjékné, Jacquot! Il est bien content, bien content, Jacquot!* Je m'arrête stupéfait, je regarde fixement, et je reconnais sous ces voiles de flamme un pauvre perroquet dévoré comme par la robe de Nessus. La pauvre bête, évadée de sa cage, se sera sans doute approchée d'un des becs de gaz de l'escalier, le feu aura pris à son aile et aura gagné tout son corps avec la rapidité même de son vol.... Enfin, aux trois quarts consumé, après bien des tours dans l'air, après s'être heurté convulsivement aux quatre murs de stuc, il vint tomber à mes pieds, en articulant toujours: *Il est bien content, Jacquot!*

Ce malheureux oiseau, à qui on n'avait appris qu'une seule phrase, et qui était obligé, par la routine, de se servir des paroles de la joie jusque dans les plus cruelles tortures, me fendait le cœur; je n'eus pas le courage d'entrer au bal, et en revenant chez moi,

je pensais à quelque pauvre comédien, qui doit souvent grimacer la gaiété, quand il a le désespoir dans l'âme.

Né pourrait-on pas faire du *Perroquet incendié* une fable qui ne le céderait pas à beaucoup d'autres pour la moralité... quel dommage que La Fontaine soit mort !

Un Zouave Pontifical.

Nous avons encore à signaler le départ, pour Rome, du jeune Gaston de Tournemine, ancien élève du petit Séminaire d'Orléans.

Voici un extrait d'une lettre que la mère de ce jeune volontaire adressait au Saint-Père en lui donnant son fils.

"Très-Saint-Père, lui disait cette femme héroïque, je voudrais avoir des millions à vous offrir, mais je n'ai qu'une bien modeste fortune. Ne pouvant vous donner de l'or, je vous donne mon fils, suppliant Dieu de me le rendre ! S'il veut pourtant qu'il meure, je saurai en faire le sacrifice et je serai heureuse de le voir mourir en défendant une si sainte cause, J'espère que ce cher enfant va devenir un homme digne par sa conduite de la confiance dont Dieu l'honore, digne par sa valeur de ses nobles ancêtres. Pour prix du meilleur de mon sang que je donne à l'Eglise, je vous demande Très-Saint-Père, vos prières et vos bénédictions.

Bénédictio pour mon mari, mes enfants et toute ma famille.

(Signé, DE TOURNEMINE.

L'Œuvre de la Stc. Enfance au Couvent d'Ottawa.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en insérant ici un extrait d'une lettre que les élèves du Couvent d'Ottawa viennent d'écrire à M. le Directeur de la Stc. Enfance :

MONSIEUR,—Depuis l'heureux jour où nous fîmes agrégées à la belle association de la Stc. Enfance, aujourd'hui si populaire, les liens d'affection et de sympathie chrétiennes qui nous unissent aux petits enfants des infidèles se sont resserrés chaque jour. Aussi, vivement désireuses de grossir notre offrande pour eux, nous avons eu recours à une loterie. L'encouragement ne nous a point fait défaut. Nos bonnes maîtresses nous ont aidé puissamment à l'organiser, et nous ont donné un certain nombre de petits lots. Nous avons pu en étaler plus de 300. Chaque billet était de douze cents. Le jour de notre loterie fut loin d'être beau, néanmoins, malgré le vent, la pluie et la boue, la salle se remplit peu à peu. Sa grandeur, Mgr. Guigues, accompagnée de plusieurs RR. PP. Oblats, voulut bien donner à notre petite œuvre un encouragement flatteur. Il y eut musique, chant, drame. Puis, vint le tirage des billets. Tout fut mis en œuvre pour exciter de pieuses convoitises et faire délier les cordons des bourses. Ici, c'était une assez belle pomme du pays que l'on avait décorée du nom pompeux de *Pomme du jardin des Hespérides*; là, c'était une jolie boîte de carton qu'on disait être la *Boîte de Pandore*, que sais-je ? L'Inde elle-même avait envoyé ses *épices*, l'Italie ses *pipes* formées avec la lave du Vésuve. Bref, nous avons réalisé la jolie somme de £17.

L'Externat n'a pas voulu rester en arrière et a rivalisé de zèle avec nous. Il a donc eu aussi sa loterie, son chant, son dialogue et ses petites ruses pour faire ouvrir les bourses. Le succès a été complet, et le produit de

la loterie s'est élevé à £7 14s. Nous sommes donc heureuses de pouvoir vous envoyer pour nos chers petits protégés de la Chine la somme de £24 14s.

L'an prochain, nous redoublerons de zèle afin de faire contribuer, plus puissamment encore si c'est possible, au rachat de ces pauvres enfants ; en attendant, nos souhaits les plus ardents et nos plus ferventes prières sont pour eux.

LES ELEVES DU COUVENT D'OTTAWA.

Ottawa, 14 juin 1861.

"SECRET des Hollandais pour donner à leurs poissons plus de saveur et de fermeté.

J'étais un jour, dit M. Baude, ancien conseiller d'Etat, en France, et économiste distingué, dans une ville de Hollande en compagnie de gens instruits, et nous parlions des pêches de la mer du Nord.

"Tout en rendant hommage à la supériorité des produits hollandais sur ceux des autres nations, je remarquais, sans pouvoir en expliquer les causes, que dans plusieurs voyages que j'avais faits en Hollande, j'avais trouvé constamment la même supériorité de saveur et de fermeté aux poissons tant de mer que d'eau douce, quoique pourtant ces poissons devaient être à peu près les mêmes en France et en Hollande, surtout quand ils sont voyageurs.

"Cet avantage que vous avez observé, me fut-il répondu, est très-réel, et il tient à une pratique fort simple que chacun peut facilement s'approprier. La voici :

"En Hollande, on a l'habitude de tuer le poisson au moment où il sort de l'eau, tandis que généralement ailleurs, on le laisse s'éteindre dans une lente agonie, qui fait sur l'économie animale l'effet d'une maladie, amollit les chairs et leur communique un principe de dissolution."

"Cette réponse, fait observer M. Baude, me parut un trait de lumière. L'ersonne, en effet, ne mangerait d'un mouton ou d'un poulet morts de leur mort naturelle, ou noyés ; et cela précisément pour les raisons que donnent les Hollandais pour le poisson. Pourquoi serions-nous moins délicats sur ce qui nage que sur ce qui marche ou qui vole ?

"Les Hollandais tuent donc le poisson en lui faisant une légère incision longitudinale sous la queue, et cette opération, faite avec un instrument bien affilé, est si rapide qu'elle s'exécute même dans les pêches les plus abondantes, sans excepter celle du hareng.

"En certains endroits, on tue le poisson comme en Hollande ; mais c'est en lui enfonçant dans la tête une aiguille d'acier.

"Pourquoi les pêcheurs canadiens ne feraient-ils pas ce que font les Hollandais ; peut-être arriveraient-ils à donner à nos pêcheries la supériorité sur celle même de la Hollande."

ENIGME.

J'habite dans une maison de pierre ; j'y reste caché et je dors ; mais je parais, je m'élanço provoqué avec une arme de fer. D'abord je suis presque invisible, faible et petit ; ton haleine peut me dompter ; une goutte de pluie suffit à m'absorber ; mais dans la victoire, il me pousse des ailes. Si ma puissante sœur s'allie à moi, je crois, je deviens le dominateur redoutable du monde.

Des Presses à air dilaté d'Eusèbe Sentcal, 4 rue St. Vincent, Montréal.